Wim van Spengen, *Tibetan Border Worlds. A Geohistorical Analysis of Trade and Traders*

London & New York, Kegan Paul International, 2000, IX + 307 p., gloss., réf., index, fig., cartes.

Gisèle Krauskopff

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/8101>

DOI : 10.4000/lhomme.8101

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 272-274

ISBN : 2-7132-1404-1

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Gisèle Krauskopff, « Wim van Spengen, *Tibetan Border Worlds. A Geohistorical Analysis of Trade and Traders* », *L'Homme* [En ligne], 161 | janvier-mars 2002, mis en ligne le 06 juin 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/8101> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.8101>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Wim van Spengen, *Tibetan Border Worlds. A Geohistorical Analysis of Trade and Traders*

London & New York, Kegan Paul International, 2000, IX + 307 p., gloss., réf., index, fig., cartes.

Gisèle Krauskopff

- 1 LORSQU'EN 1949 l'alpiniste Tilman, un des premiers Occidentaux à découvrir les régions reculées du Népal, atteignit « l'étrange vallée » de Manang, au nord du massif de l'Annapurna, il eut la surprise de se voir présenter un appareil photographique par le villageois qu'il s'apprêtait lui-même à photographier ! Manang, ou Nyishang, est une de ces hautes vallées himalayennes qui délimitent l'extension méridionale de la civilisation tibétaine. Abritées de la mousson, ces régions sont peu propices à l'agriculture et l'on y pratique, comme dans toute l'aire tibétaine, un commerce fondé sur l'échange entre des zones écologiques complémentaires (sel, plantes médicinales, musc contre riz et autres denrées...).
- 2 Aujourd'hui, à Katmandou, le nom Nyishangba (ou Manangi) évoque la richesse d'une minorité atypique du Népal, des arrières-boutiques où l'on manie des liasses impressionnantes de devises de toutes origines, des images de marché noir et de trafic aux ramifications troubles, des magasins de « trekking » ou de « curios » tournés vers un marché occidentalisé.
- 3 Dans cet ouvrage, Wim van Spengen étudie remarquablement la réussite commerciale de cette petite communauté qui compte tout au plus 7 000 hommes, dont certains membres se sont définitivement installés en Birmanie, en Malaisie, à Hong Kong ou à Calcutta. Mais il va aussi bien au-delà. La démarche comparative et globalisante de l'auteur est un des atouts notables de l'étude, les travaux d'ensemble sur l'interface himalayan faisant cruellement défaut. Le cas nyishangba n'occupe en effet que la seconde partie du livre, la première étant consacrée à une réflexion analytique sur la géographie régionale, puis à une présentation géohistorique globale du Tibet, de son

commerce et de son évolution, enfin à la particularité de l'aire himalayenne comme espace frontière entre les pôles indien et chinois.

- 4 Il est vrai qu'étudier les Nyishangba, suspicieux, déroutants, secrets sinon inaccessibles, était une gageure, et il fallait beaucoup d'obstination ou de naïveté pour se rendre dans cette vallée reculée où vivent surtout les laissés-pour-compte d'entreprises avortées, les commerçants les moins prospères, et où les femmes constituent l'essentiel de la population... Van Spengen rend honnêtement compte, dans l'un des appendices de l'ouvrage, des nombreux obstacles qu'il a rencontrés sur le terrain, renforcés par une approche non participante et l'utilisation d'interprètes. Mais ces conditions difficiles lui ont finalement permis de rédiger cette étude qui fera date.
- 5 La première moitié de l'ouvrage repose sur des sources écrites abondantes et une réflexion approfondie sur les concepts nécessaires à la saisie du vaste ensemble géographique et historique tibétain, comme la « régionalité », c'est-à-dire « the recognizable identity of a peculiar history of human groups at the intersection of an interlocking whole of locational-physical, political-economic and socio-cultural universes » (p. 52). Cette formulation – inutilement complexe – témoigne d'une volonté louable d'intégrer les variables économiques dans la lignée des travaux de Fernand Braudel, mais aussi sociologiques politiques et environnementales, pour rendre compte de l'évolution de l'ensemble du commerce tibétain et du cas particulier des populations des frontières méridionales comme les Nyishangba.
- 6 Est tout particulièrement intéressant le chapitre IV qui traite du commerce tibétain abordé à l'échelle des *économies-mondes* de la Chine et de l'Inde, et notamment de l'évolution de celui des *populations des frontières* qui se tournèrent vers l'Inde pendant la période coloniale britannique, développant un commerce à longue distance des produits de luxe. L'auteur nous offre un vaste panorama, des Bashahari de l'Himalaya occidental aux Sharba (Sharwa) de la frontière sino-tibétaine, du commerce traditionnel de la laine *pashmina* à celui du thé. Il révèle l'impact des pèlerinages et des foires indiennes (une caractéristique du sous-continent qui le distingue de la Chine) dans la création d'un « espace-mouvement » sur tout le pourtour frontalier de l'Himalaya. Cette démarche lui permet non seulement de mettre en perspective le cas des populations frontalières, mais aussi de relativiser le poids de l'intervention chinoise au Tibet qui n'a fait qu'accélérer un processus déjà en place de réorientation du commerce vers le sud.
- 7 En ce qui concerne les Nyishangba, Van Spengen dépasse les explications en termes purement écologiques (Fürer Haimendorf) ou culturels. Son approche réussit à articuler une tradition locale à la géopolitique himalayenne, mettant en relief l'histoire politique propre à l'État népalais qui offrit de somptueux privilèges aux Nyishangba (et dont la fermeture politique au XIX^e siècle fut d'ailleurs néfaste au très ancien commerce transhimalayen transitant par la vallée de Katmandou et les Newars). L'impact de l'*économie-monde* de l'Inde coloniale fut déterminant pour l'évolution des échanges : très tôt, dès le milieu du XIX^e siècle, les Nyishangba se sont tournés vers la plaine du Gange – les échanges profitant de la construction des chemins de fer indiens – puis, au XX^e siècle, vers la Birmanie, la Malaisie et Singapour, enfin Hong Kong et Bangkok.
- 8 Ce qui est saisissant dans ce parcours extraordinaire est la façon dont une poignée d'hommes sut saisir les opportunités internationales, prenant de nombreux risques dans des contextes frontaliers ou politiques difficiles. Ainsi, la fermeture de la Birmanie interrompit brutalement le commerce des pierres précieuses qui avait permis

l'accumulation de capital à partir de 1920, mais n'empêcha aucunement les plus entrepreneurs de se diriger vers la Malaisie ou de profiter des conflits frontaliers pour écouler des denrées devenues rares (riz mais aussi armes). Chaque événement historique de portée mondiale qui aurait pu mettre un terme à cette saga capitaliste (à l'échelle individuelle, elle le fit dans certains cas) vit des Nyishangba (une minorité d'entre eux ?) toujours rebondir et partir plus loin.

- 9 L'auteur évoque les perdants de cette aventure et la stratification sociale qui fut ainsi engendrée, sans pour autant approfondir cette intéressante question. Et c'est peut-être là que le sociologue ou l'anthropologue reste sur sa faim : on voudrait en savoir plus sur l'organisation de cette élite et sur les rapports qu'elle peut entretenir avec le reste de la communauté et la vallée mère de Manang, où seul aujourd'hui le tourisme offre des débouchés aux plus entrepreneurs.
- 10 La vente d'objets précieux semble une caractéristique ancienne du commerce tibétain. L'auteur insiste d'ailleurs, dans la première partie de l'ouvrage, sur le rôle des monastères Gelukpa dans l'accumulation des richesses. Les Nyishangba ont pratiqué très tôt le commerce de produits rares comme les herbes médicinales et le musc, avant de se tourner vers les pierres précieuses, l'or, puis les produits manufacturés. La nature de ces objets – qui nécessitent de prendre des risques pour se les procurer – soulève des questions qui ne se contentent pas d'une approche en termes purement économiques. Car même le musc convoité du passé faisait appel au talent d'un chasseur d'exception, et ce bien avant que cette chasse ne fut interdite. Il y a là, me semble-t-il, matière à une réflexion anthropologique qui reste à faire. Van Spengen (dont les travaux furent dirigés par un anthropologue, Alexandre W. Macdonald) évoque au début de son livre le nom de Paul Mus pour contrebalancer la démarche plus économique de Braudel, mais le texte laisse en fait peu de place à cet aspect. En géographe intéressé par l'histoire, la politique et l'économie, l'auteur insiste surtout sur le rôle de l'État népalais et de la conjoncture internationale dans le développement particulier du commerce nyishangba.
- 11 Pourtant, ce goût du risque, ces entreprises toujours plus lointaines, cette volonté de saisir l'opportunité pour gagner gros, cette indépendance vis-à-vis des structures politiques du Népal ne sont pas sans rapport avec ce que l'on sait de l'idéologie politique de ces groupes. Dès lors, on ne peut que regretter le manque d'études ethnologiques ou sociologiques, regretter surtout que l'ethnologue Philippe Sagant ait interrompu la publication de ses recherches sur les Nyishangba¹ et ses travaux plus généraux sur ces questions. En effet, d'autres populations comparables, comme les Sharwa des confins sino-tibétains (Sharba de van Spengen), qui furent aussi de grands commerçants et qui sont restés, comme les Nyishangba, en marge des structures étatiques, valorisent une conception de « l'homme fort » basée sur ces « neuf forces » dont Philippe Sagant et Samten Karmay parlent si bien dans un ouvrage hélas mal diffusé ; ces pouvoirs étaient mis à l'épreuve dans le franchissement des frontières sauvages, notamment par la caravane de commerce².
- 12 Mais d'où vient l'appellation Nyishangba ? Récemment, Franz-Karl Ehrhard a traduit le routier d'un moine tibétain de la fin du XVI^e siècle où le terme « Niyshang » est mentionné pour définir une population vivant beaucoup plus à l'est, au nord de Katmandou, sur la route menant au col de Kyrong (principale voie d'accès vers Lhassa)³. Dans cette région, on rencontre d'ailleurs aujourd'hui aussi des Ghale dont, selon van Spengen, les Nyishangba de Manang seraient les descendants.

- 13 Bref, les critiques que l'on peut adresser ce très riche ouvrage n'en sont pas, car les multiples questions que sa lecture soulèvent donnent envie d'en savoir plus, avec l'espoir qu'un anthropologue reprenne le flambeau et nous fasse découvrir plus en détail le quotidien de ces peuples des marges himalayennes.
- 14 En plus de la réflexion analytique dense qui occupe la première partie et qui intéressera tous les géographes, l'ethnologue concerné par l'Himalaya trouvera ici un bel exemple d'approche générale sur cette région complexe. Les non-spécialistes, qui trop souvent réduisent le Tibet à sa culture religieuse monastique détachée des réalités du monde, liront avec profit – et plaisir – les chapitres consacrés à la surprenante aventure internationale des habiles commerçants de Nyishang, par ailleurs bouddhistes convaincus.
-

NOTES

1. Cf. Philippe Sagant, « Les Tambours de Nyishang », in Fernand Meyer, ed., *Tibet, Civilisation et Société*, Paris, Fondation Singer-Polignac, 1989 : 151-170.
 2. Cf. Philippe Sagant & Samten Karmay, *Les Neuf forces de L'Homme. Récits des Confins du Tibet*, Nanterre, Société d'ethnologie, 1998 (« Recherches sur la haute Asie »), et en particulier le chapitre XII : « Anyok et la grande caravane ».
 3. Cf. Franz-Karl Ehrhard, « “The lands are like a wiped golden basin” : The Sixth Zhva-dmar-pa's Journey to Nepal », in Philippe Sagant & Samten Karmay, eds., *Les Habitants du Toit du Monde*, Nanterre, Société d'ethnologie, 1997 : 133 et 134.
-

AUTEUR

GISÈLE KRAUSKOPFF

Université Paris-X, Maison de l'archéologie et de l'ethnologie, Nanterre.